Huitième Année. **Mercredi 4 Mars 1896** **N^lle Série — (VIIe) N° 154.**

LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR

Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : 25 numéros............ 5 francs, pour la France et l'Étranger.
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

ADMINISTRATION : NICE, 46, rue de France. — TOURS, 67, rue de l'Alma.

DE LA FORME, DE LA COULEUR

ET DE L'EXTENSIBILITÉ DE L'AME

Les incessants progrès de la science amèneront certainement l'homme à pouvoir photographier des objectivités que l'œil humain le plus exercé, armé des plus puissants microscopes ne saurait percevoir (1).

Les docteurs Baraduc et de Jodko ont depuis longtemps déjà fixé sur des plaques-lumière, des éfflluves humains, c'est-à-dire le fluide Magnétique ou Odique que dégage le corps de l'homme, et cela suivant des états divers, par suite des impressions diverses éprouvées par le sujet sur lequel a été obtenue la photographie : colère, jalousie, amour, quiétude, etc. cela promet beaucoup pour l'avenir, car nous ne doutons pas que les chercheurs n'arrivent un jour à d'étonnantes découvertes dans cette voie. Ces découvertes en effet, permettront peut-être de pouvoir répondre aux matérialistes qui demandent qu'on leur montre l'âme pour prouver son existence : Voilà la photographie d'une, de deux, de trois, de dix, de cent âmes, pourra-t-on dire un jour !

En attendant, ce jour heureux, prochain peut-être, nous allons d'après un auteur anglais entretenir nos lecteurs de l'âme.

Il vient en effet, de nous tomber sous la main un ouvrage anglais des plus curieux portant ce titre suggestif : SOUL SHAPES, (les formes d'âmes).

Il est bien fâcheux qu'il ne porte pas de nom d'auteur ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'auteur doit être Ecossais, (nous avons reconnu cela à certains mots), que l'élégant opuscule a été imprimé à Londres dès 1890 et publié dans la même ville par T. Fisher Unwin, le grand éditeur de Paternoster Square.

Cet ouvrage in-4° ne comporte que 54 pages, mais combien intéressantes ; il est illustré de quatre planches en couleurs, enfin il est dédié à l'âme bleue.

La préface débute ainsi : « Tout dernièrement M. Francis Galton se livra à des recherches pour connaître les différents moyens utilisés par diverses personnes pour exprimer des objets sans forme comme les jours de la semaine, les mois, les nombres ; et le résultat de ses investigations a révelé de de très curieux tempéraments d'esprit.

Ainsi, l'un a dit que le lundi est pour lui un objet rond de couleur bleue ; un autre que le mois de février était un objet de forme oblongue et tachée, un autre que les nombres de 1 à 20 formaient pour son esprit un carré.

Une autre personne que je connais personnellement a dit que dans son esprit chaque nombre est une personnalité distincte ; le nombre 1 était un curé très-égoïste, le nombre 2 un cabotin sententieux, que le nombre 4 était un bon ami, un peu fier, mais généreux, le nombre 6 une personne haineuse et d'un esprit étroit ; quant au nombre 7 c'était une veuve et ainsi de suite.

Quant à mòi, ma spécialité est de voir les âmes de chacun dans ses formes et dans ses couleurs ; aussi dans l'espoir de provoquer des comparaisons, j'ai composé des diagrammes colorés de quelques unes de ces images mentales, auxquelles j'ai ajouté quelques brèves explications au sujet de leur couleur et cela d'après mon sentiment particulier.

Les quatre âmes que j'ai choisies, sont le type de certaines classes dans lesquelles les âmes colorées me paraissent se ranger d'elles-mêmes.

Les diagrammes sont les représentations inadéquates des images perçues par ma vue interne et elles serviront à donner quelques aperçus de ce

---

(1) Cet article était écrit bien longtemps avant la découverte de Roentgen.

que j'ai vu. Si je parais parler un peu sentencieusement au sujet de ces âmes, j'espère que le lecteur voudra bien comprendre que mon intention est simplement de dire ce que ces âmes paraissent être, sans la moindre idée d'affirmer ce qu'elles sont réellement ».

Comme on le voit par cette courte préface, il est très-regrettable que ce livre ne porte pas de nom d'auteur, car le lecteur sceptique se demandera certainement, si ce travail n'est pas l'œuvre d'un fumiste et nous-même nous aurions été assez enclin à le croire, si toutefois nous n'avions pas reconnues exactes, diverses particularités que renferme ce travail, notamment en ce qui concerne la forme de l'âme bleue, dont nous traduirons en grande partie le chapitre pour nos lecteurs, leur affirmant que tout ce qu'il contient, bien que paraissant invraisemblable, est absolument vrai.

En effet, nous avons eu l'occasion de voir nous-même une âme ainsi colorée, non comme l'auteur anglais par la vue interne que nous ne possédons pas, mais par nos yeux matériels, avec l'aide d'un medium anglais William, qu'il ne faut pas confondre avec Mistress Williams un médium américain dont nous avons dénoncé les trucs avec preuves et dessins à l'appui (1).

L'Introduction de l'œuvre que nous analysons porte en épigraphe des lignes de Carlyle que tout auteur anglais qui se respecte doit citer.

« Dante profond, fort, comme le feu central de la terre Shakespeare ample, placide à large vue comme le soleil la grande lumière du monde ». CARLYLE.

Dans le prochain numéro nous donnerons l'introduction en question.

(A suivre) ERNEST BOSC.

(1) Voir série V, n° 121.

VOYAGE EN ASTRAL

ou

VINGT NUITS CONSÉCUTIVES

DE DÉGAGEMENT CONSCIENT

Suite (2)

— C'est mon bon frère, répétait Belzeth, il aime le Nazaréen Jésus !

La légende de Saint-Christophe le géant portant le Sauveur enfant sur ses épaules, me revint alors, en mémoire.

Enfin Phaël me remit soigneusement à ma place et se mit en rapport psychique avec Belzeth, c'est-à-dire lui ouvrit ses *intimes* (1) afin que celui-ci comprit tous ses *vouloirs*. Ce langage est celui des élémentals inférieurs, aussi bien que celui des êtres les plus avancés; mais il diffère cependant dans la manière et la promptitude de rendre le rapport de pensées complet dans les notions spirituelles. Cela provient uniquement de l'élévation ainsi que de la culture intellectuelle. Belzeth traduisit les pensées de Phaël. Celui-ci se sentait porté d'une tendresse jusque là inconnue pour ma personne. Je lui plaisais presque autant que les jeunes de son espèce et il révérait en moi l'âme immortelle de l'Adamiste (2) ; aussi me proposait-il de devenir mon serviteur fidèle s'offrant à me suivre même sur la terre (concession énorme pour lui).

Je consultais Henry, car j'étais touché de l'expression humble et affectueuse du géant, qui s'était couché à plat-ventre près de moi, les deux mains croisées au-dessus de sa petite tête aux long poils ou cheveux grossiers.

— C'est une charge que tu acceptes, dit mon ami, tout a son inconvénient ; mais Phaël peut te rendre d'immenses services. Près de ta personne, il eut mis en déroute les élémentals d'Ardol. Phaël a quelques connaissances du plan astral qu'il habite et peut en maintes circonstances te servir utilement dans tes sorties astrales. Ce genre d'esprit peut être rangé plutôt sous la dénomination d'*Elémentaire* que sous celle d'*Elémental*. Ces esprits, en effet, doivent un jour, dans la succession des âges, être appelés à faire partie de la race humaine et recevoir une âme comme nous. Ces géants ont été produits par l'homme primitif encore fluidique, par son union coupable avec une espèce de mammifère, aujourd'hui inconnue. C'est ainsi qu'il est plus vrai de dire que le singe descend de l'homme plutôt que celui ci des simiesques.

J'acceptais le servage volontaire de Phaël que je devais reprendre en repassant à l'oratoire. Le géant essaya de rire, sa grimace me fit pitié, mais ses bruyantes démonstrations de joie m'amusèrent grandement.

Henry et moi précédé de Belzeth quittâmes la cellule hospitalière, et nous franchimes le défilé de l'Erèbe, dans lequel elle était située.

(2) Voir les nos 141 à 153.

(1) Par ce terme mystique il faut entendre, se laissa voir à découvert mentalement, car tout être psychique élémental ou autre a jusqu'à un certain point le pouvoir de voiler sa pensée.

(2) C'est-à-dire les fils de la Race d'Adam : les hommes.

XXXI

UNE RÉGION DE L'ÉRÈBE

Les voies semblables à celle-ci sont nombreuses, dit l'ermite, les âmes n'entrent pas indifféremment par chacune d'elles ; il y a des lois d'attraction qui les impulsent selon leur nature. Voici, nous dit-il encore, un des aspects les plus sinistres de l'Erèbe. Nous étions parvenus à une immense plaine boueuse que rasaient de gros nuages noirs, semblables aux premiers flocons de fumée sortant d'une cheminée d'usine, dont on vient d'allumer le foyer. Comme de celle-ci, une odeur infecte en sortait, la respiration devenait pénible même pour un organisme fluidique. Un de ces nuages noirs vint crever près de nous, des corps astraux semblables à des cadavres à demi-putréfiés furent déposés dans la boue au dessus laquelle nous ne faisions heureusement que glisser.

— Ce sont, me dit Henry, des hommes morts depuis déjà de longues années qui avaient durant leur existence terrestre, l'âme gangrenée, bien qu'ayant l'aspect sain de l'âme honnête. A la mort ces hommes sont restés bien longtemps liés à leur dépouille physique par la similitude de leur pourriture animique avec leur chair en décomposition, rien de putréfiable ne restant sur leurs ossements. Ces personnalités fluidiques peuvent bien arriver dans l'Erèbe et là des entités charitables vont les soigner et les aider progressivement à se dépouiller de ce corps semi-matériel dans ce qu'il a encore de terrestre. Après cette épuration indispensable, ces personnalités seront portées dans le Kama-Loka, où après un temps déterminé elles seront mises en état dévakanique proportionnel à leur mérite.

J'examinais avec un profond dégoût ceux de ces cadavres vivants posés devant moi, je vis leur yeux s'ouvrir, mais confus à notre aspect, ils se fermèrent aussitôt.

Les nuages pestilentiels qui les avaient en quelque sorte vomis s'étaient resorbés en eux ou fondus dans la boue sur laquelle ils étaient étendus.

Cette masse nuageuse et noire qui les entourait, nous dit Belzeth, était formée de leur émanation sépulcrale ; mais attendez. vous allez voir aussi que la plaine des remords a ses missionnaires.

En effet, bientôt arrivèrent précédés et suivis de chiens à tête humaine dont j'ai déjà parlé, un grand nombre d'esprits enveloppés de manteaux ayant une grande ressemblance avec celui d'Henry; leur visage recouvert d'un léger voile ne pouvait être distingué.

Ils enveloppèrent chacun, un de ces corps dégoûtant, le prirent ensuite dans leur bras en psalmodiant une douce et monotone invocation au seigneur ; enfin, ils s'éloignèrent s'élevant à quelques mètres au-dessus de la vase.

—Suivons-les, dit Belzeth; nous les rejoignîmes à une grande distance dans une sorte de village aux confins de la plage de l'Erèbe que nous visitions et du Kama Loka le plus voisin.

Au bord d'un lac, dont les eaux immobiles avaient l'apparence du Mercure. et portaient de petites couchettes imitant le jonc tressé, sur lesquelles couchettes étaient déposées les corps, dont les poitrines étaient mises en communications avec les eaux du lac par un procédé particulier. On pouvait s'apercevoir immédiatement de l'effet salutaire que les émanations produisaient sur ces malheureux corps astraux.

Je vis alors qu'innombrables étaient les malades qui suivaient ce traitement et combien grande aussi la charité de ces missionnaires de miséricorde...

— Hâtons-nous, dit Henry, le soleil va bientôt paraître sur la partie du globe que tu habites et il faut nous presser.

Nous parcourûmes ainsi avec Belzeth plusieurs plages de l'Erèbe toutes différentes et curieuses à bien des titres. Pour toute faute ou infraction à la loi divine ou même humaine, il existe aussi bien dans l'Erèbe que dans toutes les régions astrales, des épreuves diversifiées adéquates à la prévarication.

Je pris à la manière fluidique beaucoup de notes que je me promis de rédiger plus tard. — J'ai omis de dire que nous eûmes quelques luttes à soutenir dans notre excursion, mais Belzeth à lui seul faisait merveille quand il se hérissait et montrait ses longs crocs, il mettait l'ennemi en fuite !

De retour à l'oratoire, nous trouvâmes Phaël qui nous attendait impatient. Il n'avait pas eu à batailler heureusement, car il était paresseux, je m'en aperçus bientôt !... Qui n'a pas ses défauts !

Nous serrâmes la main à la façon humaine au bon Belzeth, lui promettant de revenir le voir et suivi de Phaël triomphant de sa nouvelle position, nous redescendîmes rapidement sur la terre jusqu'à T....

— Que vais-je faire de Phaël, dis-je tout-à-coup à Henry, car l'idée d'abriter ce genre de domestique chez moi, ne m'était pas encore venu à l'esprit ?

— Oh ! ne t'en occupes pas plus que cela, cher Robert. Il sera invisible à tous les yeux ; il ira chercher dans l'atmosphère ou sur les hautes cimes la nourriture appropriée à sa nature. Sois bon et juste pour cet auxilliaire d'une race inférieure, mais que jamais ta volonté ne cède à la sienne, c'est ta sauvegarde et pour lui l'épreuve qui hâtera sa régénération... Frère et ami à demain..

Je retrouvais avec joie à mon réveil, ma famille et jusqu'au mobilier de ma chambre. Ce triste Erèbe que je venais de visiter en partie m'avait très péniblement impressionné. Tout à coup je me rappelais Phaël ; où est donc, mon géant, dis-je ?

Quelque chose de froid toucha ma main, j'aperçus alors Phaël accroupi à mes pieds ; le pauvre serviteur astral avait emporté avec lui le froid humide de sa région. Je lui fis comprendre que n'ayant pas besoin de ses services, il était libre jusqu'à nouvel ordre. Phaël s'élança par la fenêtre ouverte et disparut. Je fis alors un essai de mon pouvoir sur lui ; mentalement je le rappelais. Quelques secondes s'étaient à peine écoulées que le géant astral reparut l'air effaré, faisant le tour de ma personne et examinant dans la chambre, si quelque danger me menaçait.

Rassuré de ce côté, il me regarda fixement comme font les chats intelligents pour saisir la cause du rappel soudain et d'après lui inopportun ?

Je lui touchai familièrement le sommet de la tête en souriant (il était agenouillé). Phaël comprit que j'avais voulu l'éprouver, il repartit alors gaîment.

XXXIV

EN KAMA-LOKA

Henry vint chez moi d'assez bonne heure.

— Allons-nous, dis-je, nous promener dans la ville seulement, que te voilà sitôt venu ? Certes je suis heureux de te revoir, mais j'espérais que nous irions après minuit dans une région astrale moins triste que l'Erèbe ?

— Nous allons nous diriger vers la partie du Kama-Loka ou purgatoire catholique qui touche le plus près l'atmosphère terrestre ; l'Erèbe en fait en quelque sorte partie, puisqu'il en est la route et le vestibule pour ainsi dire, se trouvant dans le cône d'ombre que projette la terre.

Ce chemin est obligatoire pour tous les décédés, je te l'ai déjà dit, ainsi que pour les humains en dégagement inconscient ; ils rapportent alors au réveil des souvenirs confus et d'étranges et horribles visions. Mais pour les initiés, il est des sentiers secrets qui conduisent plus rapidement et surtout plus facilement les voyageurs, nous allons contourner l'Erèbe dans sa moindre largeur.

— Nous prendrons une route de corniche dit Henry en souriant ! Je suis venu plus tôt, ajouta-t-il, pour revoir avec toi tes notes et raviver ta mémoire sur certains détails de nos excursions.

Dans cette douce et instructive collaboration, nous passâmes quelques heures.

Minuit sonna à l'horloge de la cathédrale.

— Partons, dit Henry, jette-toi sur ton lit, tout habillé ; là, recouvre-toi bien de tes couvertures. Puis il souffla sur mon front et le dégagement s'opéra instantanément. Phaël, les bras ballants regardait émerveillé ma sortie de mon enveloppe ; il se prosterna devant moi !...

Henry m'expliqua que le pauvre Phaël me trouvait l'aspect chétif dans ma gaîne physique et que me la voyant quitter à volonté, il était plus que jamais persuadé de ma grande supériorité sur lui.

Phaël prit les devants, il avait saisi une partie de nos projets.

Content d'échapper à la nécessité d'entrer dans le cône d'ombre et de me retrouver dans la plaine des remords, je me sentais tout joyeux..... nous montions rapidement ; je me faisais très-bien à cette ascention verticale très-directe, lorsque nous inclinâmes tout à coup sur la droite ; nous étions sur les frontières de la régions parcourue la veille. Je m'aperçus que nous n'étions pas seuls sur ce sentier étroit et tortueux que bordaient des abîmes. Henry me fit distinguer la nature des divers voyageurs passant comme des ombres près de nous, les uns (nous les sentions) cherchaient à nous reconnaître ; d'autres glissaient absorbés, enfin, beaucoup dissimulaient leur personnalité, sous quelque déguisement ou apparence étrange.

— Serons-nous bientôt arrivés, dis-je à mon ami ?

— Oui, Robert, mais il nous faudra probablement forcer un passage pour nous rendre où je veux te conduire dans cette partie astrale.

En effet, quelques instants après, le chemin devint plus large ; nous abordâmes sur un immense plateau ; une lueur crépusculaire d'une grande intensité de tons, frappa mes regards ; peu à peu la lumière se répandit autour de nous ; je ne puis mieux la comparer qu'à un éclairage électrique puissant, sortant d'un globe dépoli bleuté. Ce qui me confirma dans ma comparai-

son, c'est qu'à côté d'étendues brillammant éclairées, se trouvaient des espaces encore plus plus grands, absolument ténébreux ; de plus, les parties ainsi éclairées l'étaient inégalement et semblaient mobiles.

J'en demandais la cause à Henry.

— Nous venons d'aborder dans le pays de l'illusion par excellence dit mon ami ; ici, tout est piège et surprises ; chaque objet recèle une force astrale consciente ou semi-consciente, prête à agir en mal, plutôt qu'en bien sur les nouveaux venus inexpérimentés. Aussi les êtres obligés de vivre dans cette région magique ou de la traverser ont-ils compris l'absolue nécessité de se grouper en nombreuses tribus pour vaincre les volontés perfides, prenant toutes les formes, se servant de toutes les ruses pour arriver à satisfaire leurs passions, leur cupidité, leurs jalousies des races possédant une âme immortelle ou de celles ayant une âme mortelle au moins en puissance de devenir immortelle,car tu n'ignores pas, mon cher Robert, que l'on peut perdre son âme et que c'est là, ainsi que le disait notre divin Jésus à ses disciples, le plus grand des malheurs qui puisse advenir à un esprit incarné !

Phaël parti en avant, revint subitement vers nous, et s'adressant à Henry, comme au plus expert de nous deux, l'avertit que nous étions arrivés au grand fleuve, qu'il fallait nous méfier ; que pour lui, il allait s'éloigner pour se dissimuler et tomber sur les adversaires si c'était nécessaire.

— Quoi, toujours la lutte, dis-je découragé !

— Oui Robert, mais pour n'avoir pas toujours l'allure du pugilat, elle n'en est pas moins dangereuse pour cela ; au contraire !

Nous étions arrivés, en effet, aux bords d'un large fleuve, dont les eaux, quoique fort tumultueuses, paraissaient ne couler que lentement. Les rives de ce fleuve étaient ombragées et fleuries, l'aspect de ses alentours ne me paraissait pas justifier les craintes de mes compagnons. Un pont d'une construction hardie et légère, bien que paraissant solide parut à nos yeux. Je pensais que bien que ne l'ayant pas encore aperçu, il existait cependant avant notre arrivée !...

— Détrompes-toi, me dit Henry, les illusions commencent et si nous avions la témérité de nous engager sur ce pont, dont l'élévation te fait, je le vois, penser à ceux de Fribourg, il casserait brusquement et nous tomberions dans ce fleuve perfide dont les eaux ne sont qu'apparence, car elles ne sont que l'amas grouillant et gélatineux de larves de toutes provenances, aussi bien humaines qu'animales. Ces larves sont le produit des forces psychiques du plan terrestre ou de celles de l'astral. C'est bien si l'on veut un grand courant,un fleuve, mais composé d'existences soit en germes, soit en dissolution qui vont se déverser dans les abîmes du chaos. Elles serviront dans des temps incalculables à former les premiers matériaux (*protoplasma*) d'une nouvelle création. Ces énergies vitales ne sont conscientes que par le désir de rester actives ; c'est là leur instinct le plus rudimentaire de la vie. Aussi ces ébauches de formes que guide la seule attraction matérielle vers l'élément fluidique s'en emparent-elles goulûment, sans choix, au moins pour le plus grand nombre.

Elles s'insinuent ainsi facilement dans le corps astral comme dans l'enveloppe physique. Ne pouvant s'élever du courant qui les englue et les entraîne, elles fascinent en commun la personnalité inexpérimentée qui les approche de trop près, elles sont à la fois, germes morbides pour l'âme et pour les corps astraux fluidiques.

Les élémentals de tous genres, ennemis des humains les attendent sur ces bords pour les séduire par mille illusions et les livrer ensuite au courant vorace ou bien, les dépouiller eux-mêmes d'énergie vitale ; c'est un véritable vampirisme. — Voilà pourquoi tant d'hommes, bien qu'intelligents, voient sombrer leur raison dans les expériences aventureuses de dégagement conscient ou inconscient, telles que celles provoquées par l'ivresse des spiritueux ou celles plus douces, mais plus profondes, causées par n'importe quel narcotique.

Nous vîmes bientôt de nombreux voyageurs s'engager sur le pont qui nous paraissait suspect. Rien de fâcheux ne leur arriva ; ils abordèrent sans encombre à l'autre rive, et parurent continuer tranquillement leur route, mais nous les perdîmes de vue, car une épaisse forêt se trouvait de l'autre côté du fleuve. Je regardais Henry, j'avais la conviction que ses craintes étaient vaines et seul, je me fusse sans aucun doute aventuré sur l'arche grandiose qui faisait mon admiration par ses proportions colossales qui laissaient bien loin derrière elles, les plus hardies productions du génie terrien !

Henry suivait ma pensée, il traça dans l'air un signe magique et le pont si grandiose mais fantastique s'écroula piteusement dans les profondeurs du fleuve, produisant un sifflement aigu. Les forces qui avaient contribué à sa formation n'ayant pas eu l'effet pour lequel elles avaient été employées. En ressentant la douloureuse con-

traction de son effondrement, elles s'efforcèrent, mais en vain de résister à une nouvelle scission de leur formation si fragile par suite de la motilité de leur agrégat.

Je fus émerveillé !

— A présent, dit Henry, je vais t'envelopper dans le manteau protecteur, pour que de nouveaux prodiges plus effrayants encore ne te détournent de notre route, car mon ami, le vouloir ici est vraiment le pouvoir.

— Si donc par une cause quelconque, tu laisses cette force-principe s'atténuer en toi, même par une distraction innocente en elle-même, tu risques de ne plus avoir dans un moment donné, la faculté de masser en ton âme, la volonté nécessaire dans le péril ou encore dans la réalisation d'un désir. — C'est, tu le vois, comme sur la terre, mais à un degré extrêmement supérieur, comme le sont les mathématiques transcendantes à l'arithmétique élémentaire.

— Dans le monde astral, rien n'est petit, ni négligeable ; tout est grand et conséquent.

Henry en parlant ainsi, m'avait entouré des larges plis de son manteau magique et je vis Phaël se rouler en boule, se frottant le corps en mouvements bizarres. Bientôt il me fit l'effet d'un gros ballot grisâtre. Au moment où nous allions nous élever au-dessus du fleuve pour le traverser, une voix de femme plaintive et suppliante parvint à nos oreilles : « de grâce, disait-elle, bons esprits, n'abandonnez pas une malheureuse fille de votre race, qui au risque de rompre le lien fluidique (lien vital) qui la retient encore à son corps endormi sur la terre, tente d'aller retrouver sa mère chérie dans la région du purgatoire, qu'elle habite. Je suis arrivée ici depuis quelques heures, qui me paraissent un siècle et j'ai subi tant de mauvais traitements des méchants démons que je suis incapable de m'élever au-dessus du fleuve maudit pour atteindre l'autre rive ; daignez qui que vous soyez, me tendre une main secourable !! »

— Je regardais la suppliante ; sa beauté était merveilleuse et sa touchante supplication me remuait jusqu'au fond du cœur. Je me penchais presque involontairement pour l'attirer à moi dans le manteau.

— Malheureux, dit Henry, repoussant d'une baguette qu'il portait dans sa manche et que je n'avais pas encore vue, la belle créature éplorée. Soudain elle reprit sa forme monstruelle qui vomit une fumée pestilentielle de toute sa hideuse personnalité, si bien que peu à peu sa forme s'amoindrit au point d'être à peine perceptible...

— C'est, dit Henry, la création fictive, d'une entité démoniaque placée là, peut-être exprès pour toi, afin qu'anéantissant pour un moment toute ta prudence, tu n'eussses pu que très difficilement réintégrer ton enveloppe physique ; je ne m'étonnerai pas qu'Ardol eût été averti de tes sorties astrales. Il nous faut redoubler d'attention et nous diriger au plutôt vers les centres habités de la contrée astrale que nous devons visiter ; et, d'un commun accord, nous unîmes nos forces pour traverser dans un vol rapide, le courant monstrueux, dont les émanations étaient fascinantes, même à une assez grande élévation.

La forêt me parut inextricable. Illusion encore dit Henry, et nous dirigeant par un chemin connu de mon ami qui, par prudence, et à mon grand regret, me tenait enveloppé, nous attérîmes à l'entrée d'une cité immense, près de laquelle Paris et Londres même, seraient considérées comme de simples chefs-lieux de canton.

Le manteau avait disparu.

Henry et moi, suivis de Phaël qui avait repris sa grande taille, glissâmes dans des rues magnifiques et larges, bordées d'édifices, qui me comblaient d'étonnement par leurs gigantesques proportions et l'ordonnance merveilleuse de leur style architectonique. Les quartiers se succédaient les uns aux autres et chacun d'eux avait son cachet particulier. Notre promenade fut longue et si vite exécutée que je ne pus examiner que très imparfaitement ce qui se trouvait sur notre passage.

Je me trouvais dans une cité analogue à celle des grandes capitales terrestres ; cette analogie était frappante ; en effet, des hommes, des animaux parcouraient les rues ; il y avait en plus des êtres dont l'existence est inconnue à notre planète ; ce qui attira ensuite mon attention, ce fut la grande diversité de costumes ; il y en avait de toutes les époques ; cela donnait une physionomie pittoresque à la foule nombreuse qui s'agitait fièvreusement, allant et venant dans la ville immense. Presque tout le monde marchait comme sur la terre, mais d'une allure bien plus agile; les vieillards même (car il y en avait) marchaient d'un pas ferme et assuré. Il y avait des hommes qui comme nous, glissaient légèrement à la surface du sol ; d'autres plus rares, franchissaient l'espace d'un vol rapide ; ils s'élevaient bien au-dessus des plus hautes toitures ; enfin des sortes d'hippogriffes ou de pégases ailés emportaient sur leur croupe des personnalités dont je ne pouvais distinguer les visages ; des nuages de

vapeur presque toujours parfumée les enveloppaient de leurs mobiles et changeants contours.

— Ces voyageurs invisibles, dit Henry, sont des entités supérieures appartenant à une région plus élevée, celle de Rupa-Loka, sorte de paradis que nous atteignons tous, quand est faite l'épuration de nos corps astraux, dont la grossièreté seule nous empêchait d'y pénétrer ; car aux frontières de Rupa-Loka, les illusions ne sont attirantes que pour le bien. Les Elémentals de ces régions déjà heureuses, bien que participantes encore des sentiments et sensations humaines sont favorables aux hommes, dont ils reçoivent mille bienfaits et sont assez avancés pour savoir qu'ils s'incarneront à leur tour sur des planètes matérielles et denses où les hommes avec lesquels ils sont en rapport, leur seront plus tard des protecteurs ou anges-gardiens.

— Ah ! dis-je à Henry, pourrons-nous aller visiter ce paradis ?

— Bien difficilement, me répondit-il ! pour y aller moi-même y vivre, il me faudra subir la seconde mort... C'est ce qui va avoir lieu bientôt, et j'en bénis la Providence.

Puis voyant que ces paroles m'attristaient, il ajouta : « de même que je pourrais venir te trouver dans le Kama-Loka, lorsque tu seras en sortie astrale ; mais cela demandera assez de temps, je dois faire un apprentissage du nouvel état dans lequel je vais entrer ; ensuite, j'ignore quelles seront les fonctions que je vais remplir...

— Nous allons, dit Henry, chez G. de Mauriant, il est prévenu de notre arrivée et sera très heureux de faire ta connaissance. Cet aimable écrivain doit demeurer bien des années encore en Kama-Loka ; il faut qu'il accomplisse ici dans une vie absolument semblable en sensation à la vie incorporée, le laps de temps qu'il aurait dû vivre sur la terre, si ses imprudentes investigations sur le plan astral inférieur, procurées par l'usage de divers narcotiques n'avaient brisé avant l'heure, le lien fluidique qui le rattachait à l'existence corporelle. — Ne fais jamais allusion à cet événement cruel, dont il a souffert d'une manière affreuse. Le souvenir seul de ses luttes homériques pour ressaisir la vie, pour déloger de son corps les esprits mauvais qui s'en étaient emparés, lui cause une mortelle angoisse, troublant même momentanément ses organes fluidiques très matériels encore ! Pauvre G. de Mauriant, heureusement, que de bienveillants amis l'ont entouré et la vie ici, lui est douce, car il n'a péché que par une curiosité naturelle et non perverse.

Je m'aperçus que nous montions une rampe escarpée, après avoir traversé de grandes cultures, ainsi qu'un espèce de Bois de Boulogne, cinq ou six fois plus vaste que celui de Paris.

— Nous allons dans la ville haute, dit Henry, c'est là qu'habite de Mauriant dans un palais oriental que lui a cédé un ami d'un autre âge ; mais Mauriant dans la mesure de sa richesse fluidique et de sa science archéologique a fait à ce palais beaucoup d'améliorations, heureux de songer que son successeur jouira dans ce palais des agréments qu'il y aura ajouté.

— J'espère, dis-je à Henry, que tu me donneras l'explication, des actes par lesquels on peut hériter de tels logis et par quelle puissance on les a édifiés !

XXXIII

DEUX VIEILLES CONNAISSANCES

Nous étions sur le point d'atteindre la ville haute, quand je reconnus deux jeunes gens de ma connaissance morts à peu près à la même époque, par le suicide. L'un Michel D., trop prompt à s'enflammer pour une jeune beauté qui le dédaignait, s'était empoisonné ; l'autre, à la suite de revers de fortune, avait lâchement abandonné la lutte, laissant une tante infirme qui l'avait soigné tout enfant dans le plus profond dénûment et qui avait même donné ses dernières ressources à ce neveu chéri. Henry connaissait aussi ces deux malheureux, mais moins intimement que moi qui les avait fréquentés à Paris, comme étudiants. Nous nous arrêtâmes près d'eux et je me fis connaître.

— Quoi, dit Michel, tu as quitté la terre, mon cher Dosset, es tu ici dans de bonnes conditions au moins? Certes, je ne suis qu'un pauvre hère bien misérable et souffreteux, mais le peu que je pourrais faire pour toi, je le ferai avec joie, ce me sera même une grande faveur de pouvoir être bon à quelque chose... Et Michel sanglota. Je l'embrassais ; il me raconta brièvement (toujours à la manière des esprits) les misères de sa position, qu'il trouvait du reste très justifiée par son acte déloyal envers la société où il avait été incarné, et cela pour une sotte vanité, car mon cher Robert, je me rends bien compte aujourd'hui du sentiment réel, qui m'a poussé au suicide : c'est le dépit de voir Clarisse me préferer un imbécile plus riche que moi. Je me montais la tête sous un spécieux prétexte d'amour profond. Entre nous, Clarisse n'était que vicieuse et bien en vue dans le demi-monde ; ma vanité, mon

égoïste amour-propre m'a aveuglé et j'ai déserté le poste du devoir... Ah ! les horribles drôlesses ! Mais non, reprit-il, la faute n'en est qu'à ma tante !

— Il y a fort peu de temps que je suis ici, pendant de longues années, je suis resté encore sur la terre, parcourant les lieux où j'avais eu l'habitude de vivre ; j'ai beaucoup appris sur mes contemporains, amis et ennemis, et souvent, j'ai rougi de colère, en me voyant bafoué par ceux et celles surtout, pour qui j'avais eu tant d'affections. J'ai subi toutes les tortures, depuis celles de la faim, les tourments toujours renouvellés des désirs physiques de tout genre que je ne pouvais satisfaire que très rarement, et cela après des efforts inouis. Dans la vie corporelle. l'excès de la souffrance amène la mort, tandis que dans mon état, elles n'amenaient que des évanouissements plus ou moins prolongés, desquels je revenais plus fort pour recommencer à endurer le même martyre. — Une fois, je fus incité à m'emparer du corps d'une jeune fille somnambule naturelle, de mœurs faciles, j'aurais ainsi atténué mes souffrances physiques ; mais un protecteur inconnu que je revois dans mes moments de crise me fit comprendre tout ce qu'avait d'odieux le vol d'une enveloppe humaine, possédée encore par une personnalité vivante. Cela entraine, du reste, de très graves inconvénients pour le voleur.

Le second jeune homme s'était éloigné durant cette conversation, je m'approchais de lui, il était honteux, il cachait avec peine sous un vêtement en haillons son corps rongé d'ulcères ; il n'était qu'un visiteur momentané de cette région. Michel par un effort des plus violents était parvenu à l'y entrainer pour quelques heures seulement. — Celui que j'appellerai Adrien habitait les basses régions de l'Erèbe et parfois, il était forcé de retourner sur la surface de la planète, voir, sans pouvoir la soulager, sa pauvre tante en proie aux douleurs physiques, manquer même du nécessaire, et n'avoir pour son malheureux neveu que de tendres regrets. Chaque fois que la noble femme prie pour l'âme d'Adrien, celui-ci peut l'approcher et le remord qu'il endure à la vue de tant de bonté est son plus cruel supplice ; et quand celui-ci lui a torturé le cœur, il se rend malgré lui au lieu où il a lâchement quitté son corps, ce qui lui rémémore les horreurs de son suicide...

Mon émotion était si grande à ce récit, que je faillis m'évanouir.

— Oh ! m'écriai-je, si les hommes savaient ! combien peu se donneraient volontairement la mort ! !

Henry et Phaël m'entourèrent du large manteau, je ne vis plus rien, mais j'étais tout tremblant ; enfin nous arrivâmes devant une magnifique demeure orientale ; Mauriant en costume du Levant nous tendit les bras.

XXXIV

CHEZ G. DE MAURIANT

— Soyez le bienvenu, Monsieur Dosset, heureux mortel qui sans dangers, pénétrez jusque en ces lointaines régions.

Et Mauriant nous fit entrer dans une grande salle décorée et meublée avec un luxe inouï.

Nous prîmes place sur de moelleux divans de brocatelle à grand ramages et comme sur la terre, nous furent apportés des rafraichissements et des fruits savoureux, le service était fait par des serviteurs de notre race, qui parvenus au Kama-Loka s'estimaient heureux de servir Mauriant, auprès duquel ils goûtaient une grande paix et jouissaient sans trop de peine des agréments d'une vie luxueuse, à laquelle, ils n'avaient pas les moyens d'atteindre par leur seule puissance ou pouvoir fluide.

Mauriant me prit affectueusement les mains dans les siennes.

— Nous allons devenir grands amis, n'est-ce pas Robert ? Nous devons collaborer ensemble à des travaux littéraires pouvant amener les hommes à s'occuper plus sérieusement de l'avenir de l'âme, de la vie de l'au-delà, inconnue et même niée par beaucoup !

— Henry de Montzag notre ami, qui m'a personnellement rendu de nombreux services au temps de mon épouvantable catastrophe... et à ce souvenir Mauriant devint pâle et tremblant, toute sa personne sembla se rapetisser, se ratatiner (les émotions de l'état fluidique produisent toujours cet effet).

— Ne parlons pas de cela, Mauriant dit Henry... oui j'ai pensé que vous seriez utile tous les deux à l'instruction des humains en réunissant vos efforts communs dans ce but.

(A suivre). M. A. B.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.

Ernest Bosc